

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMÉRO, 5 CENTIMS

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 30 MARS 1901

Notre Numéro de Paques

Fidèle à sa coutume, le SAMEDI de Paques, qui paraîtra la semaine prochaine, sera à tous points de vue un numéro de grand gala. Des gravures de choix et d'une exécution soignée lui donneront une valeur exceptionnelle; et la partie littéraire sera tout à fait à la hauteur de la partie illustrée.

Ce SAMEDI qui continuera la brillante série de nos numéros spéciaux se vendra au prix ordinaire.

CARNET EDITORIAL

C'est le cas de le dire: l'hiver de l'année a été dur à l'hiver de la vie. Le nombre de vieillards, célèbres ou obscurs, morts depuis deux mois, est remarquablement grand. La chronique locale nous apprend chaque jour le départ de gens dont les âges dépassent la soixantaine; et la chronique universelle a déjà dressé un tel tableau de morts de personnes marquantes, qu'il est tout plein d'à-propos le vers qui fut écrit il y a cent ans:

Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux!

La dernière célébrité rayée du cadre des vivants est William E. Evarts, l'un des plus solides hommes d'Etat qu'aient produit les Etats-Unis. Ce n'est cependant pas de sa carrière que je veux parler ici. Je désire tout simplement faire remarquer combien il est difficile de savoir à qui entendre, quand on veut prendre les moyens de vivre longtemps. Evarts est mort à quatre-vingt-trois ans, et jusqu'à soixante-quinze il a travaillé comme dix hommes

—A quoi attribuez-vous votre bonne santé? lui demandait-on.

—Je la dois au double fait que je me lève fort tard et que je ne prends jamais d'exercice, répondit-il.

Voilà, à coup sûr, de quoi nous jeter dans une étrange confusion. La plupart des spécialistes nous commandent l'exercice, le grand air, le lever matinal. Gladstone réparait ses forces en abattant des arbres, Tennyson, en marchant à outrance, Bismarck, en chevauchant à la diable.

Or Evarts se remuait le moins possible. Léon XIII, qui ne prend aucun exercice et n'a jamais été bien fort, vient d'entrer dans sa quatre-vingt-onzième année et, au dire d'un correspondant américain, semble devoir mourir centenaire. Un homme qui fait grand bruit surtout depuis deux ans — Chamberlain — travaille quinze heures par jour et ne sort jamais qu'en voiture. Jamais l'ombre d'un mouvement pouvant de loin ou de près ressembler à un exercice physique. Et sa santé est de fer.

Il y a là, sans doute, une affaire de tempérament et de charpente. Quelques hommes sont, pour ainsi parler, tout cerveau: la masse charnelle n'existe pas pour eux. Ce qui faisait dire à quelqu'un en parlant d'un premier ministre anglais, lord John Russell: "Mon ami Russell n'a pas assez de chair pour couvrir toute sa cervelle; son intelligence est exposée d'une façon indécente."

* * *

Chassez le naturel, il revient au galop...

Il faut se résigner à croire que, chez nous, la passion de la loterie entre pour beaucoup dans la confection du naturel. On a rédigé les ordonnances municipales et les lois coercitives et pénales les plus sévères et les plus habiles pour empêcher la loterie d'exister; on a cru prévoir toutes les formes qu'elle pourrait prendre, toutes les toisons dont elle tenterait de se couvrir. Nos législateurs la pensaient morte à tout jamais: et voilà

qu'en moins de quarante-huit heures on l'a dénichée sous deux espèces: celle du "prêt" et celle de l'"obligation".

Cette découverte ne m'a pas étonné; c'est par le contraire que je l'aurais été. L'aléa, le risque, la sensation qui accompagnent le jeu, quel qu'il soit, vont, pour certaines personnes, de pair avec l'oxygène. Et comme, chez d'autres personnes, l'amour du gain sûr que produit l'administration d'une loterie n'est pas moins brûlant, il s'ensuit que les lois prohibitives seront toujours des toiles d'araignées à travers lesquelles quelques-uns réussiront à passer. Je ne prendrai pas sur moi de dire ici que lorsqu'une chose est inévitable — comme le commerce des spiritueux — il est plus sage de la réglementer que d'essayer de la détruire; j'omettrai même de rappeler, qu'en France, les loteries sont l'objet d'une réglementation et d'une protection officielle; qu'elles sont un agent pour le bien, le beau et le bon. Non. Je prendrai seulement occasion des dernières découvertes pour rappeler que la loterie est pour ainsi dire née avec les hommes.

Thomas Grimm, qui a étudié à fond tout ce qui s'y rapporte, nous apprend qu'après avoir fait fureur chez les Hébreux et les Romains, elle fit le plongeon avec l'empire de ces derniers pour ne reparaitre que douze siècles plus tard, en Italie. Les marchands s'en servaient pour écouler leurs vieilles marchandises. Plus tard, elle fournit à la monarchie française le moyen de battre monnaie.

Mais déjà à cette époque les moralistes représentés par le Parlement firent une violente campagne contre la loterie. Le Parlement donna, comme en bien d'autres circonstances, une preuve de son indépendance. Résistant à la volonté du roi, il fit saisir, à Soissons, une *blanque* qui venait d'y être ouverte.

Plus tard elle fut organisée officiellement; puis elle eut une existence très accidentée, tantôt en faveur, tantôt bannie. Et cela dans presque tous les pays d'Europe — excepté en Angleterre où le *cant* ferme les yeux sur les dévergondages du pari sur les courses, mais ne peut tant seulement permettre d'épeler les sept lettres du mot *loterie*.

Bien avant nous, les Etats-Unis ont édicté une loi des plus draconiennes contre les loteries. Il paraît que celle-ci est revenue sans bruit sous cent formes ingénieuses. La mère a fait des petits qui portent d'autres noms mais tiennent de race. L'*Inter-Ocean*, de Chicago, nous apprend même que les plus assidus patrons de la loterie *alias* "policy shop" sont des... chefs et sous-chefs du corps de police.

Oh! loterie, voilà bien de tes coups...

* * *

Nous avons eu une autre maison hantée à Montréal; cette fois, c'était une buvette — fait rare, unique, j'oserais dire, et dont la métropole ne semble pas faire assez grand cas. Oh! si c'était aux "Etats". Des gens qui ont la bosse du soupçon semblaient ne voir dans cette affaire qu'un coup de réclame. Bien, moi, qui ne crois pas aux hantises, j'ai voulu croire à celle-ci, ne fût-ce que pour exprimer mon animadversion pour ceux qui veulent toujours gâter l'industrie de leurs voisins.

Règle générale: une maison hantée, c'est désormais un immeuble mort. Il n'y a plus qu'à le laisser vendre par la corporation pour taxes municipales. A Chicago il n'en va pas ainsi.

L'*Inter-Ocean* nous apprend que dans cette ville les maisons hantées sont en grande demande.

Par qui? Je vous le donne en mille... Pas par des gens qui préméditent de ne point payer le loyer. Tout simplement par des philanthropes qui désirent détruire la superstition. C'est ce qu'on peut appeler prendre l'ennemi à la gorge.

L'*Inter-Ocean* ayant posé à ses lecteurs la question: "Croyez-vous aux esprits?" a reçu entre autres réponses celle-ci d'une femme qu'il dit être d'une haute intelligence: "Non, oh! non, je n'y crois pas, mais j'en ai affreusement peur!"

Combien d'autres sont dans le même cas...

* * *

J'ai fait comme beaucoup d'autres: j'ai passé une soirée au Théâtre Delville, il y a quelques jours, pour voir cette revue dont on parlait tant: *Montréal à la cloche!* Il m'a rarement été donné de m'amuser plus franchement. C'est un genre qui m'était inconnu. Ce que j'en ai lu dans les journaux de Paris formerait des volumes, mais le spectacle m'était aussi étranger que celui de l'un et l'autre pôle. Je félicite de tout cœur MM. Delville d'avoir tenté l'expérience dans notre milieu et, non moins, de l'avoir fait avec tant de brio, de délicatesse et de vérité dans la couleur locale. Les types particuliers ou généraux de notre Montréal sont représentés de façon à rendre l'illusion complète. MM. Delville peuvent être assurés qu'ils répondraient au vœu général s'ils nous donnaient une revue, disons à chaque saison. Je sais que les frais de montage ne sont pas minces. Mais l'encouragement qu'ils reçoivent en ce moment s'accroît encore, et il est hors de doute que des revues bien charpentées, bien étoffées, comme *Montréal à la cloche*, peuvent tenir longtemps l'affiche.

* * *

Un journal sérieux de Paris apprend à ses lecteurs — en parlant de nos anciens palais de glace, de carnavalesque mémoire, — que "chaque année, en hiver, les habitants des grandes villes du Canada, désireux d'occuper les ouvriers pendant le chômage des champs, font édifier un monument, dont le matériel est exclusivement composé de glace sciée en petits rectangles égaux et réguliers".

D'un autre côté, le *Herald*, de Montréal, se fait l'écho d'un monsieur Fred Membrely qui prétend que madame Albani n'est pas née dans notre province, mais dans Ontario. Son véritable nom serait Lazier.

Je remarque que personne n'a encore fait à Membrely l'honneur de le prendre au sérieux.

MISTIGRIS.